



Argumentation et Analyse du Discours

1 | 2008

L'analyse du discours au prisme de l'argumentation

De la micro-analyse à l'analyse globale des correspondances : lettres de combattants pendant la Grande Guerre

Soldiers Letters - from Micro to Macro Analysis: Correspondences during the Great War

Sylvie Housiel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/aad/288>

DOI : 10.4000/aad.288

ISSN : 1565-8961

Éditeur

Université de Tel-Aviv

Référence électronique

Sylvie Housiel, « De la micro-analyse à l'analyse globale des correspondances : lettres de combattants pendant la Grande Guerre », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 1 | 2008, mis en ligne le 07 septembre 2008, consulté le 23 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/aad/288> ; DOI : 10.4000/aad.288

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2019.



Argumentation & analyse du discours est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

De la micro-analyse à l'analyse globale des correspondances : lettres de combattants pendant la Grande Guerre

Soldiers Letters - from Micro to Macro Analysis: Correspondences during the Great War

Sylvie Housiel

Introduction

- 1 La principale question qui se pose lorsqu'on traite de correspondances de la Grande Guerre consistant en quelques 12000 lettres est de savoir comment passer de la micro-analyse à l'étude d'un corpus aussi considérable. Comment l'AD peut-elle brasser une masse aussi importante de textes pour éclairer le fonctionnement et les enjeux des lettres de combattants ? C'est ce que nous allons tenter d'examiner ici.
- 2 Mon travail de recherche se donne pour objectif de montrer, avec les instruments de l'AD, de quelle(s) façon(s) le rapport des combattants français à la guerre de 14-18 s'est élaboré à travers leur discours épistolaire. Il s'agit d'explorer les écrits dans leur dimension interactionnelle, en y cherchant les traces d'un parcours qui ne prend sens que dans sa continuité, c'est-à-dire dans le déploiement temporel de la correspondance. Je parle de continuité car il semble que l'analyse ne puisse saisir un certain nombre d'indices qu'à deux conditions : prendre en compte les relations entre les interlocuteurs, mais aussi s'attacher à des correspondances complètes, chaque lettre apportant un nouvel éclairage à la précédente et à la suivante dans une logique d'ensemble.

1. Le corpus et sa particularité

- 3 Le nombre de lettres émises pendant la Grande Guerre est impressionnant. Selon Carine Trevisan (2003 : 331-341), environ mille lettres par combattant auraient été rédigées pendant toute la durée du conflit, soit en moyenne une lettre par jour et par soldat. La sélection des correspondances effectuée tente de respecter la diversité du statut des combattants : de tous âges, de toutes religions, de toutes situations sociales et familiales, ils ont servi dans des armes différentes couvrant des zones géographiques françaises dissemblables. Pourtant un point commun relie ces hommes des tranchées : leur statut de combattant au front, d'acteur et de témoin qui partage une expérience vécue avec ses proches à travers une correspondance suivie. La variété présentée doit permettre d'élaborer un corpus représentatif du polymorphisme des épistoliers. Il se compose de correspondances publiées, mais aussi inédites provenant de particuliers. Le corpus est constitué de documents authentiques d'ordre privé et familial. Le matériau rassemblé, tenant compte des critères d'hétérogénéité cités précédemment, explore toute la durée de la guerre. Certaines correspondances couvrent à elles seules les quatre années et demie de conflit, d'autres, une seule année ou deux seulement et indifféremment.
- 4 La particularité de ce corpus repose sur l'interaction épistolaire qui apparaît comme un lieu de construction d'images et d'entreprises argumentatives. Dans un contexte de guerre, la situation précise d'interaction contraint l'épistolier à respecter deux règles auxquelles il est soumis. La première relève de la censure militaire, la seconde se situe au niveau de l'autocensure qu'il s'inflige volontairement dans le but de rassurer la/le destinataire sur sa condition. Aussi importe-t-il de prendre en compte l'impact de ces deux contraintes sur l'écriture lors de l'analyse : elles suscitent souvent l'élaboration d'un discours pour l'autre qui présente l'événement d'une façon indirecte et nécessite par là le recours aux diverses stratégies discursives que constituent les syllogismes, les métaphores, les comparaisons, les exemples, l'implicite, le non-dit, etc. Dans sa dimension implicite aussi bien que littérale, l'interaction épistolaire permet d'explorer la façon dont le combattant élabore son expérience dans le partage avec l'Autre qu'autorise la lettre privée. Son analyse permet de dégager dans le discours des combattants des informations qui ne sont pas toujours contenues dans la littéralité du texte.
- 5 Mon hypothèse est que la lettre de guerre, de par sa nature, fournit sur le vécu des poilus des informations qui ne se trouvent nulle part ailleurs et permet de dégager des façons de penser, des attitudes, des sentiments, qui souvent ne se disent qu'indirectement, soit parce qu'ils ne peuvent s'énoncer explicitement, soit parce qu'ils échappent à la claire conscience de l'épistolier qui trahit dans les dessous de l'écriture quelque chose qu'il n'est pas capable de conceptualiser. Aussi l'implicite est-il aussi important, sinon plus, que l'explicite - à savoir, ce qui s'élabore dans l'interaction au niveau des thèmes abordés et des prises de position délibérées.

2. La perspective analytique : du micro au macro

- 6 L'écriture pour l'Autre, principe de l'interaction par excellence, est le lieu où constructions et représentations s'interpellent et se complètent. Ce triple paramètre - interaction, représentation et construction (représentant respectivement

interlocuteurs, énoncé et énonciation) - est un axe principal dans l'analyse qui explore à la fois la situation de discours, les conditions de production, le rapport de places, la doxa et l'interdiscours, l'*ethos*.

- 7 J'examinerai ici les modalités d'insertion de la propagande dans la correspondance des combattants. Je m'en tiendrai au moment de l'entrée en guerre, pour vérifier ce qui se dit dans le rapport qu'entretient le discours épistolaire avec la parole officielle sur la guerre. Ainsi, le passage de la micro à la macro-analyse prend ici pour axe central les modalités selon lesquelles l'interdiscours est inséré dans la lettre privée.

3. Exemplification

- 8 Pour exemplifier cette démarche, je propose d'examiner un échantillon de correspondances qui relèvent de la première année du conflit, l'année 1914, et plus précisément de la période de l'entrée en guerre qui couvre le premier mois (août-septembre 1914). Si l'on se base sur une première lecture, il semble que le consensus sur la nécessité du conflit est unanime : telle est en tout cas l'image que construit l'épistolier récemment mobilisé à l'intention de ses destinataires restés à l'arrière : « Je bous d'impatience : nos armées se battent et nous sommes l'arme au pied » - 17 août 1914 (Ferry 2005 : 316). « Nous nous trouvons les derniers encore de tous les régiments de réserve [...] On a un peu honte de se trouver si loin : il faudrait pourtant qu'on ne nous laisse pas trop derrière, ce ne serait pas à notre honneur » - 19 août 1914 (Castex 1996 : 47). « Ici, les régiments sont partis avec un entrain magnifique et c'étaient des Normands ! » - 10 août 1914 (Bénard 1999 : 16), « Il arrivera ce qu'il voudra, car nous sommes prêts et remplis d'espérance » - 2 août 1914 (Berger 2005 : 97). Et il semble également que la nouvelle ait été reçue avec calme et confiance : « Ici la vie est calme. Le temps est magnifique et tout respire le calme et la confiance » - 13 août 1914 (Lemerrier 2005 : 24). « J'ai si bien dormi cette nuit, malgré l'orageuse chaleur [...] j'ai fait de si aimables rêves ... » - 5 août 1914 (Tanty 2002 : 49). Cette image du mobilisé impatient de se battre, calme et confiant que l'on retrouve dans la majorité des correspondances, quelle que soit l'arme, la zone géographique, l'âge ou le statut social des épistoliers, ne relève pas seulement du désir de rassurer les proches sur le sort du soldat fraîchement mobilisé. Il faut aussi s'interroger sur la ou les raison(s) de son élaboration en le mettant en perspective sur le discours de propagande qui circule à cette époque.
- 9 Si l'on s'en réfère aux historiens, la propagande du moment se résument à présenter la guerre comme courte et victorieuse : « L'idée que la guerre serait courte est à peu près toujours complétée par l'idée qu'elle serait victorieuse » (Becker 1977 : 493). A la question de savoir si personne ne mettait en doute que la guerre dût être courte et victorieuse, J.-J. Becker, dans le chapitre « Les Français au mois d'août », répond nettement : « Quelles que soient les sources utilisées, on trouve toujours le thème d'une guerre de courte durée » (*ibid.* : 494). L'équation « brève et victorieuse » suppose également sans grandes pertes, comme le laisse entendre la déclaration suivante : La France aime son armée et compte qu'elle revienne bientôt victorieuse (*ibid.* : 37). C'est également ce que précisent S. Audouin-Rouzeau et A. Becker : « Car tout se passe en effet comme si les cadres de représentations cristallisées fin juillet-début août 1914, alors que l'on ne savait rien encore du type de guerre à venir et que dominait, en outre, l'idée d'une guerre courte susceptible de n'entraîner que des sacrifices limités, avaient

largement survécu à l'épreuve des pertes de l'année 1914... » (Audouin-Rouzeau et Becker 2000 : 141). Comment l'expliquer ? Selon Hew Strachan, la propagande, outil indispensable pour rallier les opinions, se fonde ici sur la question de la responsabilité du conflit : celle-ci « était essentielle pour la bataille de la propagande, car l'opinion neutre devait être conquise [...] La guerre se justifiait en tant que bataille pour la défense nationale » (Strachan 2005 : 35).

- 10 Ce point explique comment et pourquoi le discours de propagande a été reçu sinon favorablement, tout au moins sans réelle opposition (aussi bien en Allemagne qu'en France d'ailleurs) par toutes les classes sociales. Il a, par ailleurs, été soutenu par les journaux de l'époque qui présentaient l'Allemagne comme « l'agresseur » justifiant ainsi une guerre de défense. Qu'il s'agisse de journaux nationalistes comme *L'Echo de Paris* ou de la presse socialiste comme *L'Humanité* du 4 et 20 août 1914 ou encore de l'hebdomadaire *La Guerre sociale* du 28 juillet-4 août 1914, « l'unanimité sur les responsabilités de la guerre peut donc être considérée comme le principal facteur du climat d'union » (J.-J. Becker 1977 : 370).
- 11 La propagande française qui allie la représentation d'une guerre courte et victorieuse à un sentiment « justifié » de défense du territoire présente cependant un paradoxe sur lequel l'historien s'interroge :

Il est toutefois plus surprenant que les Français aient cru avec un tel ensemble que la guerre serait courte et victorieuse. On pouvait penser que quelques grandes batailles décideraient du sort de la guerre, mais comment expliquer que la conviction ait à ce point régné que l'Allemagne, dont la puissance militaire était si souvent évoquée, serait mise à genoux sans difficultés ? Et pourtant ce double postulat fut admis sans restrictions ou presque (Becker 1977 : 491).
- 12 Mais qu'en pensaient vraiment les combattants ? On peut s'interroger sur la façon dont ils percevaient la puissance de l'ennemi, et les conséquences qui en découlaient. C'est dans cette perspective que je propose d'examiner de façon précise l'image de l'Allemagne qui se construit dans l'interaction épistolaire au moment de l'entrée en guerre pour voir la manière dont le discours de propagande est traité dans les correspondances. En examinant de plus près les lettres datées du premier mois du conflit, il s'avère en effet que sous un patriotisme ardent, on retrouve la question du « double postulat » soulevée par Jean-Jacques Becker.
- 13 Henri Bénard, 56 ans, officier d'active retraité, se porte volontaire. La période qui nous intéresse ici est éclairée par cinq lettres rédigées au mois d'août, entre le 4 et le 24, à son épouse. Dans le début de la correspondance, la scène qu'il projette à l'intention de sa destinataire est celle d'une mobilisation placée sous le signe de la sérénité et de la fraternité. A cette image de mobilisation ordonnée côté combattants s'ajoute celle de l'arrière qui participe à l'effort de guerre. Bénard met ainsi en place, dans le partage avec l'autre, les toutes premières scènes de la guerre, mobilisés et civils confondus.
- 14 L'image de l'Allemagne coupable qui justifie l'ardeur patriotique des troupes françaises correspond à la représentation véhiculée dans le discours de propagande qui, nous l'avons vu précédemment, présente une certaine tendance à sous-estimer la puissance militaire de l'ennemi. « Personne ne doute du succès car l'Allemagne s'est mise dans la situation la plus critique, le moral de tous les soldats est tel que leur élan sera irrésistible » (6 août, p.15). Le caractère polyphonique de cet énoncé transparaît clairement : Bénard, le locuteur, reprend à son compte et assume pleinement la responsabilité du dire d'un énonciateur indéterminé, un « on » qui correspond au

discours commun (Ducrot 1984). Il reproduit non seulement les déclarations sur la victoire certaine de la France, mais aussi une argumentation sur la culpabilité de l'ennemi qui, selon lui, garantit le succès final de l'armée française. La voix collective à laquelle il se rallie lui permet de se définir par rapport à sa destinataire comme un patriote dont l'*ethos* préalable, bien connu d'elle, se confirme : son image de vaillant officier de carrière est maintenue, voire valorisée, par son volontariat. Il soutient d'ailleurs cet *ethos* en insérant un exemple : « un petit Alsacien de Ribeauvillé qui a confectionné un drapeau qu'il a placé dans son sac pour planter sur sa maison quand il retournera là-bas et qui me serrait la main à ma briser les os » (6 août, p. 14). La chaleureuse reconnaissance de ce « petit Alsacien » permet au locuteur de souligner indirectement la grandeur de son propre geste. L'argument de la « revanche » conditionné par le statut de la destinataire qui, il faut le préciser, est alsacienne, autorise la justification de la guerre en même temps qu'il crédite doublement le locuteur : il construit ici un *ethos* non seulement de patriote mais aussi de libérateur d'une terre dont sa femme est originaire.

- 15 Ce point nous montre que l'épistolier s'identifie complètement à la communauté combattante, mais aussi comment l'échange épistolaire suscite et autorise l'apparition, dans le discours, de représentations inhérentes à la perception du conflit. Or, l'échange, entièrement basé sur la justification de son volontariat à l'intention de la destinataire, commence à introduire progressivement une notion particulièrement intéressante qui tend à compléter l'image de l'Allemagne jusqu'ici présentée uniquement comme fautive. En effet, c'est dans sa tentative de se consoler du relèvement de son poste de commandement que nous apprenons, et ce malgré l'incessante et répétitive projection de mobilisés partant au combat la fleur au fusil, que l'épistolier s'avère être conscient de la puissance militaire de l'ennemi et des nombreuses pertes humaines qu'elle implique : « Tout le monde me fait espérer cependant que les pertes énormes auxquelles il faut s'attendre, créeront des vacances et que tôt ou tard j'aurai ma petite part de gloire » (10 août, p. 16). Intéressante mais en même temps grave révélation, pour le moins involontaire, que l'échange a provoquée : admettre ces pertes, c'est aussi reconnaître une certaine supériorité militaire de l'Allemagne. Ainsi, la scène du joyeux départ des braves soldats français vers une victoire rapide et inoffensive soutenue par le discours de l'époque, se voit soudain transformée en celle d'un « envoi » d'hommes vers une mort certaine et en toute connaissance de cause. Nous voyons comment, en essayant de faire partager un sentiment personnel qui lui tient à cœur, en essayant de se consoler et de se rassurer sur un éventuel commandement qu'il espère obtenir dans l'avenir, et toujours dans la tentative de construire un *ethos* qu'il veut valorisant, Bénard insère dans son discours un indice important : la reconnaissance d'un ennemi dont l'image militaire ne correspond pas à ce que le discours commun se plaît à véhiculer. Au fil de l'échange, Bénard confirme sa parfaite connaissance de la réalité : « J'ai 4000 hommes en réserve et nous avons ainsi de quoi boucher les trous que les grandes batailles vont faire » (p. 17). L'expression pour le moins curieuse de « boucher les trous » déjà employée dans les mêmes circonstances dans sa lettre du 4 août (« il y aura des hommes, environ 4000 en réserve, pour boucher les trous », p. 14), semble confirmer que Bénard ne croit pas à la thèse d'une guerre courte et sans pertes, pas plus qu'à une victoire facile et encore moins à l'infériorité d'un ennemi qu'il place dans cet échange en position de supériorité par rapport à la France.
- 16 C'est donc en voulant projeter à l'intention de son épouse un *ethos* d'officier dont la position implique une connaissance des faits militaires, qu'il construit une image de

plus en plus précise de l'Allemagne. Sa lettre du 20 août confirme deux points importants déjà perçus dans l'échange ; d'une part que les batailles vont faire rage et que les pertes humaines sont à prévoir en grand nombre : « cette cohue d'hommes que nous avons reçue et qui forme un renfort sérieux pour boucher les trous qui vont se produire » et, d'autre part, que rien n'est gagné ni fini : « La guerre va être longue, il semble [...] Nous progressons en Alsace, mais avec beaucoup de pertes » (p. 18). Bénard projette dans la fin de cette correspondance d'août une image de l'ennemi bien différente de celle que véhicule le discours de propagande : l'Allemagne est militairement puissante et par conséquent une guerre rapide et peu coûteuse en vies humaines est peu crédible. C'est ce qui ressort d'une interaction épistolaire dont le but principal est de justifier son volontariat mais surtout de le valoriser aux yeux de la destinataire.

- 17 Robert Dubarle, 33 ans, député de l'Isère (de 1910 à 1914), avocat et originaire d'une famille de robe, se porte volontaire. La correspondance analysée ici commence avant la déclaration de guerre (le 28 juillet) et se termine le 23 août, jour de son départ au combat. Dubarle construit lui aussi, et tout d'abord pour sa destinataire, une image calme et confiante du peuple français. A ce tout premier stade de la mobilisation, l'attitude pour laquelle chaque Français doit opter ne fait aucun doute pour Dubarle. A cette attitude patriotique et combative, il en ajoute immédiatement une autre qui dépasse la notion d'acceptation première puisqu'elle envisage déjà les conséquences de sa décision : « Si je venais à disparaître, écrit-il à son frère, tu consolerais nos parents. Si au contraire c'est toi qui devais être frappé, dis-toi que tes chers enfants seront toujours aimés et chéris » (2 août 1914 à son frère André, p. 2). Dubarle valorise leur volontariat commun en poussant l'acceptation du devoir jusqu'à celle de la mort. Il opère une identification entre son frère et lui dans un partage de valeurs et d'idées communes (Amossy 2000 : 89) qu'il a précédemment définies comme devant être partagées par un peuple entier, combattants et civils confondus.
- 18 En ce qui concerne l'image de l'Allemagne, elle est celle de l'agresseur conformément au discours commun : « Que veut l'Allemagne et où peut la conduire cette politique violente et agressive ? Enfin, il n'y a pas à discuter ou à épiloguer. Nous ferons cela plus tard. Occupons-nous des faits qui sont assez graves et assez émouvants pour nous absorber » (5 août 1914 à sa femme, p. 3). L'interjection « enfin » qui, selon Ducrot « montre » le sentiment qu'elle exprime (1984 : 188) est le lieu privilégié où se marque l'interaction des individus (Ducrot 1980 : 161). « Enfin » n'est pas ici un signe de soulagement, mais bien celui de la résolution par lequel le locuteur interpelle sa destinataire pour lui signifier la notion de fatalité et d'irréversibilité de la situation qu'ils vivent tous deux. La perception de l'évènement par le locuteur repose principalement sur la notion de *gravité* des faits qui revient dans son discours comme un leitmotiv. Cette notion de gravité, Dubarle l'éclairera par l'élaboration de l'image de l'Allemagne qu'il construit pour son épouse : l'ennemi « violent et agressif » justifie le combat et permet à l'épistolier de présenter à la destinataire son volontariat comme nécessaire et justifié. Le sentiment d'urgence évacue ici le rôle du *logos* comme parole et raisonnement tout à la fois : il n'y a pas à raisonner ni à argumenter. Nous noterons que les trois points traitant du devoir patriotique, de l'accusation contre l'Allemagne coupable et responsable du conflit et de la nécessité de remplacer la parole par l'action relèvent de lieux communs de l'époque, c'est-à-dire participent du discours commun de

cette période où la guerre éclate. La polyphonie qui caractérise le discours de Dubarle, porteur de la voix du On, permet de saisir les représentations communes de l'époque.

- 19 Ayant défini préalablement dans ses différentes interactions son rôle, celui de chaque Français et les raisons qui doivent les guider, il s'applique à élaborer à présent son propre *ethos*. Officier (capitaine) revendiquant ce statut auprès de sa destinataire en essayant de partager d'apparentes informations militaires avec elle, il révèle ce faisant sa parfaite connaissance de la puissance militaire allemande : « Mon beau-frère commande une compagnie du 340^{ème} composée de réservistes. Il part également pour les Alpes. Toutes ces troupes ne seront dirigées que plus tard sur la frontière, après le premier choc » (5 août 1914 à sa femme, p. 5). Les combats placés sous le signe « d'un premier choc » rejoignent la métaphore « d'un orage inattendu » (p. 5) mise en place pour sa destinataire dans le but de modifier quelque peu l'image de confiance et de calme initialement introduite. Progressivement mais indirectement, le « je » identifié depuis le début de cette correspondance au *nous* du peuple français, se détache en effectuant exactement le même parcours que Bénard ; il en vient à présenter l'ennemi sous un jour nouveau : « Il ne faut pas nous dissimuler que la guerre sera terrible ». L'image de l'Allemagne présentée initialement comme responsable du conflit ne l'empêche cependant pas de l'apprécier à sa juste valeur : « L'Allemagne est formidablement armée et préparée et, si nous en venons à bout, ce ne sera qu'au prix des plus grands sacrifices » (9 août 1914). La mise en place de cette image qui se distingue du discours de propagande véhiculé par la supériorité militaire qu'il accorde à l'ennemi, laisse entendre la voix du locuteur dans sa dimension individuelle : rien n'est joué et la victoire n'est pas aussi évidente que le discours de l'époque veut le laisser entendre. Par cette dichotomie entre l'image de l'ennemi véhiculée par le discours de propagande et le sien, Dubarle rejoint Bénard, bien que sur un mode plus discret, dans la valorisation de son volontariat.
- 20 De cette succincte analyse, nous pouvons conclure que l'*ethos* construit par Dubarle dans l'échange épistolaire est celui d'un patriote qui, bien que parfaitement conscient de la force de l'ennemi, ne remet en aucun cas et à aucun moment sa participation en cause. Ce point est d'une importance capitale car il projette l'*ethos* d'un combattant dont le volontariat apparaît comme le fruit d'une décision rationnelle et non pas purement émotive. En d'autres termes, la nouvelle image de l'ennemi élaborée dans le discours épistolaire pour l'autre substitue à la parole collective qui fait appel au *pathos*, celle, individuelle, d'un homme dont les choix sont raisonnés.
- 21 Même parcours pour Jean Pottecher, 20 ans, infirmier, qui se porte volontaire.

Je pensais aussi que la position de l'Allemagne était désespérée, et qu'il n'était pas nécessaire que je me joigne aux autres soldats ; mais outre que je ne peux pas garder facilement ce rôle d'inutile égoïste, la situation de l'Allemagne ne me paraît pas si mauvaise, ni le sort décidé
(3 septembre, p. 11 ; première lettre alors que Jean n'est pas encore mobilisé).
- 22 Il confirme l'*ethos* qu'il a créé préalablement dans l'échange avec son père, où il se présente comme un lâche resté à l'arrière pendant que ses camarades sont en train de lutter contre un ennemi dont la puissance n'est pas à sous-estimer. En élevant l'Allemagne au rang de puissance militaire à redouter, il introduit lui aussi et pour le destinataire la nécessité de son combat. Nous noterons que l'image de l'Allemagne projetée dans cet échange est identique à celle construite par Bénard et Dubarle dans leurs relations épistolaires, et qu'elle est utilisée aux mêmes fins argumentatives : elle justifie la nécessité de combattre tout en se détachant de la valeur émotionnelle qui

prédomine dans le discours commun pour revendiquer une décision rationnelle, fruit d'une délibération personnelle fondée sur l'argument de la supériorité militaire de l'ennemi.

- 23 Robert Hertz, 33 ans, ethnologue, entreprend la même entreprise justificative que les épistoliers précédents dans les échanges avec sa femme, à qui il veut faire accepter sa décision de se porter volontaire au front. Je précise cependant qu'il faut distinguer Bénard et Dubarle de Pottecher et Hertz, les deux premiers ne cherchant pas à faire adhérer leur destinataire à leur décision de volontariat, alors que chez Pottecher et Hertz, le discours révèle une nette visée argumentative. Au début de cette correspondance, l'image du mobilisé mise en place dans l'échange concorde avec celle présentée par les épistoliers précédents : « tout le monde est plein de bonne humeur ; mais nulle tension, nulle fièvre » (10 août, p. 42). Là aussi, l'image du mobilisé calme et confiant est de rigueur et une attitude posée et réfléchie s'impose. Sa détermination au combat ne fait aucun doute : « le moral est excellent, les gars sont décidés à vaincre ou se faire tuer ». Dans ce tout premier contact, l'image qu'il donne de lui et de ses camarades est entièrement conforme à celle du patriote que véhicule le discours de l'époque. De plus et selon lui, elle s'accorde parfaitement avec celle du socialiste qu'il est : « Les Allemands se sont trompés s'ils croient entrer chez nous comme ils voudront. Les socialistes sont les plus enragés ». Le ralliement des socialistes au combat se justifie par l'Union Sacrée autour d'un discours commun de défense de la patrie face à un agresseur coupable. L'image de bravoure collective qu'Hertz construit par de nombreux exemples dans son échange avec la destinataire et dont il se présente comme exclu, a pour but de soutenir une argumentation : l'entreprise qui vise au départ à rassurer l'autre se meut en une véritable argumentation en faveur de son volontariat. Nous rappelons que le régiment de Hertz appartient à la réserve territoriale qui, par définition, n'est pas vouée au combat.
- 24 Or la nécessité de combattre est principalement issue de la construction par Hertz d'une certaine image de l'Allemagne : « Chérie, nous ne sommes pas de ceux qui se faisaient des illusions et qui ignoraient la force de l'ennemi » (26 août, p. 46). Je précise que le *nous* se rapporte aux interlocuteurs (à Hertz et à son épouse), et que la destinataire a un statut d'intellectuelle. Le début de la correspondance de Hertz se présente donc exactement de la même façon que celui des épistoliers précédents dans la forme, dans le sens, dans l'ordre et dans l'évolution du discours. Encore faut-il préciser que ceux de Pottecher et de Hertz se focalisent progressivement et tout particulièrement sur une même entreprise de persuasion.
- 25 On trouve là un point qui demandera une étude plus approfondie dans la suite de la recherche : le besoin de voir adhérer le ou la destinataire à la décision de combattre et, par là, le besoin de justification que l'épistolier éprouve. Ce dernier point fournit l'exemple d'un axe qui se dégage au cours de l'analyse, et qui n'est pas perceptible à une première lecture littérale.
- 26 Jules Isaac, 37 ans, historien, mobilisé, présente à sa femme, comme Dubarle, la déclaration de la guerre sous le signe de la gravité : « Quelle que soit la gravité de l'heure, je garde le plus ferme espoir ». Bien que rejoignant le discours de propagande dans l'idée de la guerre de défense, il confirme pareillement sa connaissance de la puissance militaire allemande :
J'en prépare une [conférence] pour les hommes sur l'Allemagne pour leur montrer ce dont personne ne doute plus, que la cause de la France est la cause de la

civilisation et de la liberté. Adieu, combien de temps ces atrocités vont-elles durer.
 Quel charnier dans toute l'Europe !
 (2 septembre 1914, p. 49)

- 27 Si l'on tient compte de la date relativement tardive de cette lettre (qui est cependant la première présentée de sa correspondance), sa valeur se situe dans le fait qu'Isaac n'est pas encore au front, qu'il ne rejoindra qu'en octobre 1914. Parfaitement conscient lui aussi que le discours d'une guerre courte et sans pertes n'est pas vraiment crédible – comme le montrent l'image du « charnier » et l'interrogation littéralement formulée dans le discours sur la durée du conflit – il confirme ses doutes à ce sujet : « Je continue d'ailleurs à croire que ce sera assez long ». Pour justifier auprès de sa destinataire ce qui n'est, à ce stade, qu'une simple assertion fondée sur une opinion personnelle puisqu'il n'apporte pas d'arguments pour la justifier (Ducrot 1984 : 199), il se fonde sur l'autorité que lui confère son statut d'historien et rapporte des propos qu'il présente comme incohérents pour donner de la force à sa position propre :

Théo m'écrit au lendemain de la bataille de la Marne que dans huit jours il n'y aura plus d'Allemands en France [...] Ce sont des enfantillages. Les Allemands qui sont des gens prudents ont préparé plusieurs positions de repli, il faudra d'abord les déloger [...] ce sera dur, nous y parviendrons, j'en suis convaincu [...] Il faudra ensuite les rejeter de l'Ardenne : ce sera plus dur encore et plus long (p. 53).

- 28 Ce procédé du discours rapporté dont le but est ici de faire connaître les propos tenus par l'énonciateur dénommé Théo, permet à l'épistolier de démentir l'assertion et d'enchaîner sur son propre point de vue. L'absurde qu'il dénonce ici démontre qu'il est parfaitement conscient de la « grave » situation. Il confirme en même temps que la thèse d'une guerre courte ne l'a pas convaincu. Bien que présentant le combattant français comme déterminé pour rassurer sa correspondante et en même temps conserver la notion d'élan patriotique répandue par le discours commun, il fait preuve de réalisme et de perspicacité à l'égard de l'ennemi : celui-ci est puissant, et la guerre sera longue. En construisant pour sa destinataire cette image de l'Allemagne, l'épistolier entend maintenir son *ethos* d'historien capable d'analyser les événements rationnellement à l'aide des connaissances propres à sa profession. Nous voyons ici comment l'*ethos* discursif qu'il élabore pour l'autre permet de saisir la représentation qu'il se fait de l'ennemi et marque sur ce point sa similitude avec les épistoliers précédents : la guerre courte est un leurre, les pertes humaines constituent un véritable « charnier », l'ennemi est puissamment organisé et préparé.
- 29 L'analyse du début des correspondances de Bénard, Dubarle, Pottecher, Hertz et Isaac rejoint les principaux points relevés dans beaucoup d'autres correspondances : les épistoliers n'adhèrent pas à la thèse d'une guerre courte et sans pertes et proposent dans l'échange avec l'autre une évaluation personnelle de la supériorité militaire de l'Allemagne qui ne coïncide pas avec la représentation collective de l'ennemi diffusée par le discours de propagande à l'époque de l'entrée en guerre. C'est la distance que prend l'épistolier par rapport à celle-ci qui ressort d'une analyse fine des discours. Celle-ci impose un constat : l'évaluation rationnelle appartient à une classe d'intellectuels qui semblent parler à ce sujet d'une seule voix et éclairer la question du *double postulat* soulevée par Jean-Jacques Becker. Dans leur cas précis, ils n'ont pas accepté de combattre parce qu'ils ont cru au discours patriotique de l'époque : tout au contraire, ils se sont portés volontaires précisément parce qu'ils avaient parfaitement conscience du danger lié à la puissance militaire de l'ennemi. Certains ont parlé de « revanche » (Bénard), d'autres d'une « tâche humanitaire » (Pottecher) ou d'« un

devoir militaire » (Dubarle) ou encore de « dette envers la France » (Hertz). Mais quelle que soit la raison qu'ils ont pu évoquer (pour justifier et se justifier), tous savaient pertinemment les risques qu'ils encouraient et ce point nous semble important dans l'exemple de patriotisme qu'ils ont donné.

Conclusion

- 30 La méthode appliquée au corpus empirique que représentent les lettres de la Grande Guerre dont j'ai tenté de donner une esquisse, permet de canaliser le matériau. Dans la masse des correspondances, j'ai effectué tout d'abord un découpage chronologique, et j'ai dégagé celles qui couvraient le premier mois du conflit (d'août à septembre 1914) pour voir comment les soldats français sont entrés en guerre et analyser l'attitude des combattants. De cette lecture, j'ai dégagé un axe commun basé sur le fait que le discours épistolaire construit dans l'interaction une image de l'Allemagne qui me semblait différente de celle que véhiculait la propagande dans l'évaluation donnée par l'épistolier de la puissance militaire de l'ennemi. Cette observation, issue d'une grande partie du corpus, m'a incitée à analyser la représentation de l'Allemagne telle qu'elle s'élabore dans les lettres de chaque épistolier. Pour cela, il fallait tout d'abord examiner le statut de l'épistolier, la nature du destinataire, la situation de discours, etc., mais aussi la fonction que cette construction remplissait dans l'interaction. Ainsi, au fil des analyses, je me suis aperçue qu'elle n'était pas traitée pour elle-même mais était mise en place par les épistoliers pour différentes raisons relatives à leur statut et à l'éthos qu'ils souhaitaient projeter à l'égard de leur destinataire respectif : certains se lançaient dans une véritable entreprise de persuasion pour justifier leur volontariat et obtenir l'adhésion de leur interlocuteur, d'autres entrevoyaient le moyen de valoriser leur geste, d'autres encore souhaitaient souligner le côté rationnel de leur décision. C'est alors qu'il m'est apparu que, quel que fût l'objectif de chacun, ils ont tous utilisé une même image de supériorité militaire ennemie allant à l'encontre du discours de propagande. Ce dernier point m'a permis d'établir une généralisation valable pour un nombre considérable de correspondances, mais aussi d'établir une sous-catégorie de combattants à partir de la façon dont ils ont projeté une image de l'Allemagne dans l'interaction épistolaire. Ainsi d'une première lecture littérale de l'ensemble du corpus qui a conditionné l'axe central à analyser au niveau de la micro-analyse, je suis parvenue à élaborer un tableau d'attitudes à l'entrée en guerre.

BIBLIOGRAPHIE

Correspondances de guerre

Bénard, Henri. 1999. *De la mort, de la boue, du sang : Lettres de guerre d'un fantassin de 14-18* (Paris : Grancher)

Berger, Gérard. 2005. *Une lettre par jour*, tome I : *De novembre 1913 à septembre 1915* (Saint-Etienne : Bibliothèque du CERHI)

Castex, Henri. 1996. *Verdun années infernales : Lettres d'un soldat au front (août 1914-septembre 1916)* (Paris : Imago)

Dubarle, Robert. 1918. *Lettres de guerre* (Paris : Perrin et Cie)

Ferry, Abel. 2005. *Carnets secrets 1914-1918 suivis de lettres et notes de guerre* (Paris : Grasset)

Hertz, Robert. 2002. *Un ethnologue dans les tranchées, août 1914-avril 1915* (Paris : Editions du CNRS)

Isaac, Jules. 2004. *Un historien dans la Grande Guerre: lettres et Carnets 1914-1917* (Paris : Sejer/Colin)

Lemerrier, Eugène Emmanuel. 2005. *Lettres d'un soldat août 1914-avril 1915* (Paris : Bernard Giovanangeli)

Pottecher, Jean. 2003 [1926]. *1914-1918 Lettres d'un fils : Un infirmier de Chasseurs à pied à Verdun et dans l'Aisne* (Louviers : Ysec)

Tanty, Etienne. 2002. *Les violettes des tranchées : Lettres d'un Poilu qui n'aimait pas la guerre* (Paris : Italiques)

Références bibliographiques

Amossy, Ruth. 2000. *L'argumentation dans le discours* (Paris : Nathan)

Audouin-Rouzeau, Stephane et Becker, Annette. 2000. *14-18 retrouver la guerre* (Paris : Gallimard)

Becker, Jean-Jacques. 1977. *Comment les Français sont entrés dans la guerre* (Paris : Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques)

Ducrot, Oswald. 1980. *Les mots du discours* (Paris : Minuit)

Ducrot, Oswald. 1984. *Le dire et le dit* (Paris : Minuit)

Strachan, Hew. 2005 [2003]. *La première guerre mondiale* (Paris : Presses de la Cité)

Trévisan, Carine, 2003. « Lettres de guerre », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 2, pp. 331-341

RÉSUMÉS

Le nombre imposant de correspondances émises par les combattants français de la Grande Guerre nécessite l'élaboration d'un cadre méthodologique précis approprié au corpus et permettant d'en brasser la masse. L'étude utilise les instruments de l'Analyse du discours et de l'argumentation afin d'éclairer un fonctionnement discursif propre aux lettres des combattants. Dans cette perspective, les écrits sont explorés dans leur dimension interactionnelle, représentationnelle et communicationnelle en tenant compte du déploiement temporel de la correspondance et de son cadre spatio-temporel. Nous verrons comment le passage de la micro- à la macro-analyse s'opère par l'étude des modalités selon lesquelles les épistoliers traitent de l'événement dans leur échange avec l'autre au moment de l'entrée en guerre. La parole du combattant est examinée dans une perspective de polyphonie et de dialogisme qui l'inscrit dans un discours commun, ou l'en détache. L'attitude épistolaire ainsi dégagée dans l'espace de l'interdiscours contemporain permet de faire entendre la voix d'un groupe, celui des combattants, qui se distingue par la spécificité de sa perception du conflit.

The important number of letters written by French soldiers during World War I calls for an adequate methodological frame allowing for the organization of the data. The study uses the tools of Discourse Analysis and Argumentation in order to enlighten the nature of epistolary exchange in the combatants' letters. In this perspective, the written documents are explored in their interactional, communicational and representational dimensions, while taking into consideration the evolution of the correspondences and their spatio-temporal frame. We will see how the shift from micro- to macro-analysis can be achieved by studying the way the soldiers deal with the event in their communication with the other at the very beginning of the war. The epistolary discourse is examined through a perspective of polyphony and of dialogism inscribing it in a common discourse, or detaching it from this interdiscourse. The epistolary attitude displayed by such an analysis of the letters at this precise period allows us to hear a single voice common to a group distinguished by its specific perception of the conflict.

INDEX

Mots-clés : échange épistolaire, correspondance de guerre, macro-analyse, interdiscours, polyphonie, dialogisme

Keywords : epistolary exchange, war correspondence, macro-analysis, Interdiscourse, polyphony, dialogism

AUTEUR

SYLVIE HOUSIEL

Université de Tel-Aviv, ADARR